

faudra les entretenir. On a douté jusqu'ici laquelle des deux voies était la meilleure. Le problème paraît résolu par les observations des derniers navigateurs. Ils se déclarent assez généralement pour le détroit où l'on trouve de l'eau, du bois, du poisson, des coquillages, mille plantes souveraines contre le scorbut. Mais cette préférence ne doit avoir lieu que depuis septembre jusqu'en mars, c'est-à-dire dans les mois d'été. Durant les courts jours de l'hiver, il faudrait borner sa marche à quelques heures, ou braver, dans un canal le plus souvent étroit, la violence des vents, la rapidité des courans, l'impétuosité des vagues, avec une certitude morale de naufrage. Dans cette saison, il convient de préférer la mer ouverte, et par conséquent de doubler le cap de Horn.

Des combinaisons d'une absurdité palpable prièrent constamment le Chili de toute liaison directe avec l'Espagne. Le peu qu'il pouvait consommer de marchandises de notre hémisphère lui venaient du Pérou, qui lui-même les recevait difficilement et à grands frais par la voie de Panama. Son sort ne changea pas même lorsque la navigation du cap de Horn fut substituée à celle de l'isthme de Darien; et ce ne fut que très-tard qu'il fut permis aux navires qui rangeaient ses côtes pour arriver à Lima d'y verser quelques faibles parties de leurs cargaisons. Un soleil plus favorable vient enfin de se lever sur cette belle contrée. Depuis le mois de février 1778, il est

permis à tous les ports de la métropole d'y faire à leur gré des expéditions. De grandes prospérités doivent suivre cet heureux retour aux bons principes. Cette innovation aura la même influence sur le Paraguay.

C'est une vaste région bornée au nord par le Pérou et le Brésil; au midi, par les terres Magellaniques; au levant, par le Brésil; au couchant, par le Chili et le Pérou.

Le Paraguay doit son nom à un grand fleuve que tous les géographes croyaient se former dans le lac des Xarayès. Les commissaires espagnols et portugais chargés, en 1751, de régler les limites des deux empires, furent bien étonnés de se rencontrer à la source de cette rivière sans avoir aperçu cet amas d'eau, qu'on disait immense. Ils vérifièrent que ce qu'on avait pris jusqu'alors pour un lac prodigieux n'était qu'un terrain fort bas, couvert, depuis le seizième jusqu'au dix-neuvième degré de latitude, dans la saison des pluies, par les inondations du fleuve. On sait depuis cette époque que le Paraguay prend sa source dans le plateau nommé Campo des Paracis, au treizième degré de latitude méridionale; et que vers le dix-huitième il communique par quelques canaux très-étroits avec deux grands lacs du pays des Chiquitos.

Avant l'arrivée des Espagnols, cette région immense contenait un grand nombre de nations, la plupart formées par un petit nombre de familles.

vii.  
Les Espagnols découvrent le Paraguay. Extravagance de leur conduite pendant un siècle.

Leurs mœurs devaient être les mêmes ; et quand il eût existé quelque différence dans leur caractère, les nuances n'en auraient pas été saisies par les stupides aventuriers qui, les premiers, ensanglantèrent cette partie du Nouveau-Monde. La chasse, la pêche, les fruits sauvages, le miel, qui était commun dans les forêts, quelques racines qui croissaient sans culture, c'était la nourriture de ces peuples. Pour trouver une plus grande abondance de ces productions, ils erraient perpétuellement d'une contrée à l'autre. Comme les Indiens n'avaient à porter que quelques vases de terre, et qu'ils trouvaient partout des branches d'arbres pour former des cabanes, ces émigrations n'entraînaient que peu d'embaras. Quoiqu'ils vécussent tous dans une indépendance absolue les uns des autres, la nécessité de se défendre leur avait appris à lier leurs intérêts. Quelques individus se réunissaient sous la direction d'un conducteur de leur choix. Ces associations, plus ou moins nombreuses, selon la réputation et la qualité du chef, se dissipaient avec la même facilité qu'elles s'étaient formées.

La découverte du fleuve Paraguay fut faite en 1515 par Diaz de Solis, grand pilote de Castille. Il fut massacré, avec la plupart des siens, par les sauvages, qui, pour éviter les fers qu'on leur préparait, traitèrent, quelques années après, de la même manière les Portugais venus du Brésil.

Les deux nations rivales, également effrayées

par ces revers, perdirent le Paraguay de vue, et tournèrent leur avarice d'un autre côté. Le hasard y ramena les Espagnols en 1526.

Sébastien Cabot, qui en 1496 avait fait avec son père et avec ses frères la découverte de Terre-Neuve pour l'Angleterre, la voyant trop occupée de ses affaires domestiques pour songer à former des établissemens dans le Nouveau-Monde, porta ses talens en Castille, où sa réputation le fit choisir pour une expédition brillante.

*La Victoire*, ce vaisseau fameux pour avoir fait le premier le tour du monde, et le seul de l'escadre de Magellan qui fût revenu en Europe, avait rapporté des Indes orientales beaucoup d'épiceries. L'avantage qu'on retira de leur vente fit décider un nouvel armement, qui fut confié en 1526 aux soins de Cabot. En suivant la route qui avait été tenue dans le premier voyage, ce navigateur arriva à l'embouchure de la Plata. Soit qu'il manquât de vivres pour pousser plus loin, soit, comme il est plus vraisemblable, que ses équipages commençassent à se mutiner, il s'y arrêta. Il remonta même le fleuve, lui donna le nom de *la Plata*, parce que dans les dépouilles d'un petit nombre d'Indiens mis inhumainement à mort se trouvèrent quelques parures d'or ou d'argent, et bâtit une espèce de fort à Rio-Tercero, qui sort des montagnes du Tucuman. La résistance qu'opposaient les naturels du pays lui fit juger que, pour s'établir solidement, il fallait

d'autres moyens que ceux qu'il avait ; et, en 1530 il prit la route de l'Espagne pour aller les solliciter. Ceux de ses compagnons qu'il avait laissés dans la colonie furent massacrés la plupart ; et le peu qui avait échappé à des flèches ennemies ne tarda pas à le suivre.

Des forces plus considérables, conduites par Mendoza, parurent sur le fleuve en 1535, et jetèrent les fondemens de Buénos - Aires. Bientôt on s'y vit réduit à mourir de faim dans des palissades, ou à se vouer à une mort certaine, si l'on hasardait d'en sortir pour se procurer quelques subsistances. Le retour en Europe paraissait la seule voie pour sortir d'une situation si désespérée ; mais les Espagnols s'étaient persuadé que l'intérieur des terres regorgeait de mines, et ce préjugé soutint leur constance. Ils abandonnèrent un lieu où ils ne pouvaient plus rester, et allèrent fonder en 1536 l'Assomption, à trois cents lieues de la mer, toujours sur les bords du fleuve. C'était s'éloigner visiblement des secours de la métropole ; mais, dans leurs idées, c'était s'approcher des richesses ; et leur avidité était encore plus grande que leur prévoyance.

Cependant il fallait se résoudre à périr ou réussir à diminuer l'extrême aversion des sauvages. Le mariage des Espagnols avec les Indiennes parut propre à opérer ce grand changement, et l'on s'y détermina. De l'union des deux peuples, si étrangers l'un à l'autre, sortit la race des métis,

qui, avec le temps, devint si commune dans l'Amérique méridionale. Ainsi le sort des Espagnols, dans tous les pays du monde, est d'être un sang mêlé. Celui des Maures coule encore dans leurs veines en Europe, et celui des sauvages dans l'autre hémisphère. Peut-être même ne perdent-ils pas à ce mélange, s'il est vrai que les hommes gagnent, comme les animaux, à croiser leurs races. Et plutôt au ciel qu'elles se fussent déjà toutes fondues en une seule qui ne conservât aucun de ces germes d'antipathie nationale qui éternisent les guerres et toutes les passions destructives ! Mais la discorde semble naître d'elle-même entre des frères : comment espérer que le genre humain devienne jamais une famille, dont les enfans suçant à peu près le même lait, ne respirent plus la soif du sang ? Elle s'engendre, cette cruelle soif, elle croît, et se perpétue avec la soif de l'or.

C'est cette passion honteuse qui continuait à rendre l'Espagnol cruel, même après les liens qu'il avait formés. Il semblait punir les Indiens de sa propre obstination à chercher des métaux où il n'y en avait pas. Le naufrage de plusieurs navires, qui périrent avec les troupes et les munitions dont ils étaient chargés, en voulant remonter trop haut dans le fleuve, ne put faire revenir d'une opiniâtreté funeste leur avarice, si long-temps trompée. Il fallut des ordres réitérés de la métropole pour les déterminer à rétablir Buénos-Aires.

Cette entreprise si nécessaire était devenue facile. Les Espagnols, multipliés dans le Paraguay, étaient assez forts pour contenir ou pour détruire les peuples qui pouvaient la traverser. Elle n'éprouva, comme on l'avait prévu, que de légers obstacles. Jean Ortis de Zarate l'exécuta en 1581 sur un sol abandonné depuis quarante ans. Quelques-unes des petites nations qui étaient dans le voisinage de la place subirent le joug. Celles qui tenaient davantage à leur liberté s'éloignèrent, pour s'éloigner encore à mesure que les établissemens de leurs oppresseurs acquéraient de l'accroissement. La plupart finirent par se réfugier au Chaco.

viii.  
Ceux des Indiens qui ne veulent pas subir le joug de l'Espagne se réfugient au Chaco.

Ce pays, qui a deux cent cinquante lieues de long et cent cinquante de large, est coupé par une chaîne de montagnes inaccessibles qu'il faut regarder comme une branche de la grande Cordillère. A l'exception de ces rochers entièrement stériles; le reste de cet immense territoire passe pour le meilleur sol de l'Amérique. On le croit peuplé de cent mille sauvages. Ils forment, comme dans les autres parties du Nouveau-Monde, une multitude de nations dont les Chiviguanes sont les plus connus, les plus guerriers, les plus féroces.

Les incas avaient soumis les plaines de cette région limitrophe de leur vaste empire. Les peuples assujettis portaient, dit-on, régulièrement à Cuzco de l'or, de l'argent, qu'ils tiraient des montagnes voisines et inhabitées.

Le vice-roi du Pérou, Canète, forma le projet, non-seulement de rejoindre à la Castille les provinces qui avaient secoué le joug au temps de la conquête, mais encore de lui donner celles qui étaient restées toujours libres. Mauro fut chargé, en 1556, d'une entreprise si périlleuse. Ce capitaine, hardi et actif, avança beaucoup, sans trouver les obstacles qu'on avait craints; mais il fut massacré avec tous les siens, tandis qu'il était occupé à bâtir une forteresse.

Sans renoncer à l'acquisition du Chaco, les Espagnols crurent devoir mettre plus de circonspection dans leur conduite. Renonçant pour un temps à l'intérieur du pays, ils se bornèrent à former successivement quatre ou cinq établissemens sur la frontière. On ne leur donna pas le temps de prendre de la consistance, et ils furent presque aussitôt détruits que formés.

Cette persévérance des barbares à repousser les fers fit perdre de vue le projet de les asservir. On le reprit, un siècle après, avec un nouveau système. Plusieurs rivières traversent la contrée. La Pilcomayo, plus considérable que toutes les autres, sort de la province de Charcas, et se divise en deux branches, soixante-dix lieues avant de se perdre dans le Rio de la Plata. Son cours paraissait la voie la plus convenable pour établir des liaisons suivies entre le Paraguay et le Pérou. Ce ne fut cependant qu'en 1702 qu'on tenta de la remonter. Les peuples qui en occupaient les

rives comprirent fort bien que tôt ou tard ils seraient asservis, si l'expédition était heureuse; et ils prévirent ce malheur en massacrant tous les Espagnols qui en étaient chargés.

Dix-neuf ans après, les jésuites reprirent ce grand projet; mais, après avoir avancé trois cent cinquante lieues, ils furent forcés de rétrograder, parce que l'eau leur manqua pour continuer leur navigation. On les blâma d'avoir fait le voyage dans les mois de septembre, d'octobre et de novembre, qui sont dans ces régions le temps de la sécheresse; et personne ne parut douter que cette entreprise n'eût eu une issue favorable dans les autres saisons de l'année.

Il faut que cette route de communication ait paru moins avantageuse, ou ait offert de plus grandes difficultés qu'on ne l'avait cru d'abord, puisqu'on n'a fait depuis aucun nouvel effort pour l'ouvrir. Cependant le gouvernement n'a pas tout-à-fait perdu de vue le plan anciennement formé de dompter ces peuples. Après des fatigues incroyables et long-temps inutiles, quelques missionnaires sont enfin parvenus à fixer trois mille de ces vagabonds dans quatorze bourgades, dont sept sont placées sur les frontières du Tucuman, quatre du côté de Sainte-Croix de la Sierra, deux vers Taixa, et une seulement au voisinage de l'Assomption.

ix.  
Les Espa-  
gnols par-

Malgré les incursions fréquentes des habitans du Chaco et la rage de quelques autres peuplades

moins nombreuses, l'Espagne est parvenue à former dans cette région trois grandes provinces.

Celle qu'on nomme Tucuman faisait autrefois partie de l'empire du Pérou. Elle n'avait pas été subjuguée, mais avait demandé elle-même des lois aux incas. En 1549, Nugnez de Prado soumit à l'Espagne, sans être obligé de verser du sang, un peuple si doux et si docile. Son climat est sain et sa terre fertile. On y cultive avec le plus grand succès le coton qui peut être mis en œuvre, le blé qui peut être consommé; et quelques expériences ont démontré que l'indigo, que les autres productions particulières au Nouveau-Monde y réussiraient aussi heureusement que dans aucun des établissemens qu'elles enrichissent depuis si long-temps. Ses forêts sont toutes remplies de miel. Il n'y a peut-être pas sur le globe de meilleurs pâturages. La plupart de ses bois sont d'une qualité supérieure. En 1760, ses habitans obtinrent du gouvernement le mercure nécessaire pour exploiter les mines d'or qu'ils assuraient avoir trouvées. Depuis cette époque, assez reculée, on n'a plus entendu parler d'une découverte si intéressante, et tout porte à croire qu'elle est chimérique.

Combien il faudrait de bras pour demander au Tucuman les riches productions que pourrait fournir son immense territoire! Cependant ceux qui lui accordent le plus de population ne la font pas monter à soixante mille habitans espagnols,

viennent à fonder trois grandes provinces. Ce qui est propre à chacune d'elles.

indiens et nègres. Ils sont réunis dans sept bourgades, dont San-Yago del Estero est la principale; ou dispersés sur des plantations dont la plupart ont douze ou quinze lieues d'étendue. Toutes sont couvertes de troupeaux. Il en sort annuellement pour le Pérou seul cinq ou six mille chevaux, dix-huit à vingt mille bœufs, cent mille mulets, et quelquefois un plus grand nombre. C'est une nécessité d'y renouveler sans cesse cette dernière bête de somme, qu'un gonflement au sabot fait habituellement périr, quelques soins qu'on se soit donnés pour écarter ou pour guérir un mal dont la cause n'est pas même soupçonnée.

La province, appelée spécialement Paraguay, est beaucoup trop humide, à cause des forêts, des lacs, des rivières qui la couvrent. Aussi, abstraction faite des fameuses missions du même nom qui sont de son ressort, n'y compte-t-on que cinquante-six mille habitans. Quatre cents seulement sont à l'Assomption, sa capitale. Deux autres bourgades, qui portent aussi le nom de ville, en ont moins encore. Quatorze peuplades, conduites sur le même plan que celles des Guaranis, contiennent six mille Indiens. Tout le reste vit dans les campagnes et y cultive du tabac, du coton, du sucre, qui sont envoyés avec l'herbe du Paraguay à Buénos-Aires, d'où on tire en échange quelques marchandises arrivées d'Europe.

Cette contrée fut toujours exposée aux incur-

sions des Portugais du côté de l'est, et à celles des sauvages au nord et à l'ouest. Il fallait trouver le moyen de repousser des ennemis le plus souvent implacables. On construisit des forts, des terres furent destinées pour leur entretien; et chaque citoyen s'obligea à les défendre huit jours chaque mois. Ces arrangemens faits anciennement subsistent encore. Cependant, s'il se trouve quelqu'un à qui ce service ne plaise pas, ou auquel ses occupations ne permettent pas de le faire, il peut s'en dispenser, en payant depuis soixante jusqu'à cent francs, selon sa fortune.

Ce qui constitue aujourd'hui la province de Buénos-Aires faisait originairement partie de celle du Paraguay. Ce ne fut qu'en 1621 qu'elle en fut détachée. La plus grande obscurité fut longtemps son partage. Un commerce interlope, qu'après la pacification d'Utrecht ouvrit avec elle l'établissement portugais du Saint-Sacrement, et qui la mit à portée de former des liaisons suivies avec le Chili et le Pérou, lui communiqua quelque mouvement. Les malheurs arrivés à l'escadre de Pizarre chargée, en 1740, de défendre la mer du Sud contre les forces britanniques, augmentèrent sa population et son activité. L'une et l'autre reçurent un nouvel accroissement des hommes entreprenans qui se fixèrent dans cette contrée, lorsque les cours de Madrid et de Lisbonne entreprirent de fixer les limites trop long-temps incertaines de leur territoire. Enfin la guerre qu'en

1776 se firent les deux puissances avec des troupes envoyées d'Europe, achevèrent de donner une grande consistance à la colonie.

Maintenant les deux rives du fleuve, depuis l'Océan jusqu'à Buénos-Aires, et depuis Buénos-Aires jusqu'à Santa-Fé, sont, ou couvertes de nombreux troupeaux, ou assez bien cultivées. Le blé, le maïs, les fruits, les légumes, tout ce qui compose les besoins ordinaires de la vie, excepté le vin et le bois; y croît dans une grande abondance.

x.  
De la capitale du Paraguay, et des difficultés que doivent surmonter les navigateurs pour y arriver.

Buénos-Aires, chef-lieu de la province, réunit plusieurs avantages. La situation en est saine et agréable. On y respire un air tempéré. Elle est régulièrement bâtie. Ses rues sont larges et formées par des maisons extrêmement basses, mais toutes embellies par un jardin plus ou moins étendu. Les édifices publics et particuliers, qui étaient tous de terre il y a cinquante ans, ont acquis de la solidité, des commodités même, depuis qu'on sait cuire de la brique et faire de la chaux. Le nombre des habitans s'élève à trente mille. Une forteresse, gardée par une garnison de six à sept cents hommes, défend un côté de la ville, et les eaux du fleuve environnent le reste de son enceinte. Deux mille neuf cent quarante-trois miliciens, espagnols, indiens, nègres et mulâtres libres, sont toujours en état de se joindre aux troupes régulières.

La place est à cent lieues de la mer. Les vais-

seaux y arrivent par un fleuve qui a cent cinquante milles de largeur à son embouchure, qui roule des eaux troubles dans toutes les saisons, qui manque de profondeur, qui est semé d'îles, d'écueils, de rochers, et où les tempêtes sont beaucoup plus communes, beaucoup plus terribles que sur l'Océan. Ils sont obligés de mouiller tous les soirs à l'endroit où ils se trouvent; et, dans les jours les plus calmes, les pilotes les précèdent la sonde à la main pour leur indiquer la route qu'ils doivent suivre. Après avoir surmonté ces difficultés, il faut qu'ils s'arrêtent à trois lieues de la ville, qu'ils y débarquent leurs marchandises dans des bâtimens légers, qu'ils aillent se radouber et attendre leur cargaison à l'Incenada de Barragan, situé sept ou huit lieues plus bas.

C'est une espèce de village formé par quelques cabanes construites avec du jonc, couvertes de cuirs, et dispersées sans ordre. On n'y trouve ni magasins, ni subsistances, et il n'est habité que par un petit nombre d'hommes indolens, dont on ne peut se promettre presque aucun service. L'embouchure d'une rivière, large de cinq à six mille toises, lui sert de port. Il n'y a que les navires qui ne tirent pas plus de douze pieds d'eau qui puissent y entrer. Ceux qui ont besoin de plus de profondeur sont réduits à se réfugier derrière une pointe voisine où le mouillage est heureusement plus incommode que dangereux.

L'insuffisance de cet asile fit bâtir en 1726,